

# Sirènes

*de Jean Luce*

Jean Luce n'a pas limité sa vie à la peinture et à l'écriture, mais il est peintre et écrivain. Ses nouvelles qui ne datent pas d'hier, mais de la dernière guerre, et dont quelques-unes ont alors été publiées dans des revues, viennent d'être réunies en un volume par la fondation Nadar en Bulgarie.

Un livre, de ce fait, pas facile à trouver. Dommage !

À vrai dire, « Sirènes », la nouvelle qui donne son titre à cet ouvrage et dont l'image, dessinée par Jean Luce, figure en couverture – des sirènes à chevelure onduleuse et à jambes palmées – ne me semble pas la meilleure. Vagues références homériques. Vague conte de fées plein de joliesse. Il s'agit d'une fable romantique tendant à nous faire préférer la fréquentation des sirènes, donc du rêve, à la plate réalité... Les sirènes « me criaient que je serais un autre être et je leur répondais que j'étais parfait » proclame Épidès, le faire valoir de l'amoureux de sirènes, Eudaimon.

Reste à situer cette historiette au lieu et au temps de son écriture, le Maroc en 1941, contrôlé par la France pétainiste, mais où certains rêvaient, comme Eudaimon, d'échapper à « la religion de l'homme sérieux ».

J'ai écrit « historiette », pardon. Certaines images méritent beaucoup mieux. Ainsi cette coque luisante de bateau qui renvoie « brutalement aux quatre coins de l'horizon le soleil

ahuri ». Le soleil ahuri... L'image fait rêver...

Les deux nouvelles qui suivent – « Baptême à la campagne » et « Un mécène » - opposent, de façon plutôt farce et caricaturale, artistes et bourgeois. Les êtres humains y sont à peine dégrossis. Le travail du peintre est décrit de façon trop attendue « le tableau vit déjà en moi, tout composé avant même que j'aie saisi mes pincesaux » Mais l'image littéraire peut être drôle, et avoir du charme. Ainsi dans cette vision d'arbres au milieu d'une prairie, « par endroits, le vert se rassemblait en grosses boules plus opaques portées à bras tendues par des troncs rugueux ». Ou : « un étang nous regardait distraitement, l'œil grand ouvert entre ses cils de roseaux. La réflexion surtout que « pour bien apprécier la lumière il ne faut pas la voir en pleins champs (...) C'est dans les bois qu'il faut la trouver, morceau par morceau, découpée par le feuillage en mille formes variées.... Jean Luce semble là parler de sa propre peinture.

Les deux nouvelles suivantes m'ont particulièrement touchée. « Sauts » et « Chute libre ». Là, aucun prêche sous-jacent. Jean Luce se contente de raconter et de nous faire voir et sentir ce qui se passe. « Dupin le moniteur se penchait en souriant à la porte du vieux Potez » C'est direct et précis. On croit y être. Comme au cinéma. Certes, il y a du rêve dans ces hommes qui, « venus d'un peu partout s'engagent au régiment de parachutistes, pour fuir la médiocrité, pour ne pas ressembler à

tous ceux qui, autour d'eux, paraissaient ignorer la guerre, ou n'en parlaient que pour déplorer l'arrêt du commerce »... Mais leur rêve n'est pas coupé de la réalité. Au contraire. « Les mécaniciens venaient après une demi-heure d'efforts de mettre en marche les moteurs du vieux Potez. Ils tournaient maintenant au point fixe dans un bruit de ferraille, secouant de violentes trépidations la carcasse à demi pourrie de l'avion... Si bien, qu'un peu plus tard, il « était maintenant face au vide, et le bruit du moteur tout proche lui parvenait plus violent. La pointe de son pied était léchée par le vent qui l'emporterait tout à l'heure. Il sentit tout son être se révolter à cette pensée... ». Sobriété, finesse, clarté, exactitude, tempo, rigueur... Les états d'âme n'en ressortent que mieux.

Étrange Jean Luce que nous révèle ce petit livre. Étrangement représentatif de ces vies tiraillées entre les sirènes de l'art, et le réalisme d'une vie d'ingénieur que Jean Luce gomme pratiquement dans sa biographie.

« Bien élevé de naissance », après avoir fait Centrale, il s'est engagé pendant six ans dans la grande aventure de la libération de la France, puis a repris des études d'art et d'archéologie, et commencé sa vie professionnelle au CNRS par des recherches sur « Les rapports entre les mathématiques et les arts pendant la Renaissance et l'Antiquité ». À croire sa vie calquée sur le modèle d'un monde clivé en deux. À Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César... Dédoublement qu'on retrouve dans ses écrits souvent marqués par le débat intérieur, plus ou moins extériorisé, entre idéalisme et réalisme. Et les quelques reproductions de sa peinture que nous donne « Sirènes », où les lignes ont souvent l'aspect de ronces ou de déchirures faites à coups violents de pinceau, entre lesquels éclatent de superbes trouées de lumière.

### **Béatrice Nodé-Langlois**

« *Sirènes* » : Jean Luce. Fondation Nadar  
*gabrielasokolova@yahoo.fr*  
 76 pages, 15 euros.